

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 "

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 "

ÉTRANGER

Selon les droits de poste

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : à LYON, chez les principaux Libraires.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Néanmoins, malgré la mesure ci-dessus, les divers travaux publiés dans *la Vérité*, n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés

LE SPIRITISME DANS L'ANTIQUITÉ.

(12^e article. — Voir le dernier N°)

Après avoir parlé en général des diverses nations de l'antiquité, nous allons nous arrêter plus spécialement à une civilisation et à un peuple. Ce sera la civilisation grecque, étudiée dans tous ses développements par rapport à la question qui nous occupe; c'est-à-dire, non seulement en Grèce, mais encore à Rome et, en dernier lieu, à Alexandrie.

Les Grecs ont reçu leurs doctrines des Phéniciens, des Thraces, des Egyptiens. Orphée, chez eux, fonda les mystères; Cécrops leur apporta la sagesse égyptienne; Cadmus, le premier, érigea chez eux des autels. Les Grecs avaient déjà leurs pratiques indiquant leurs croyances dans le monde spirite, telles que divinations, oracles; ils consultaient le chêne de Dodone, ils avaient enfin le merveilleux qu'on voit même aujourd'hui chez les peuples les plus sauvages; mais ces législateurs coordonnèrent les croyances, réglèrent le culte, et apportèrent la notion d'un Dieu premier principe... Citer ces croyances et ces pratiques chez les Grecs, c'est citer ce qu'on croyait et ce qu'on pratiquait chez les vieux peuples dont ils furent les disciples.

Mille ans avant notre ère, Homère a composé un ouvrage immortel. Que ce soit un poème contenant des fictions, peu nous importe, s'il transmet les croyances du temps, les mœurs, les superstitions. Ouvrons l'Iliade et l'Odyssée, nous y verrons toutes les croyances des Grecs, citées avec plus de détails qu'on n'a droit de l'attendre d'un auteur qui n'en parle que par occasion. Ouvrons-les avec soin, et nous y trouverons les oracles, les présages, la nécromancie, les diverses divinations, les prodiges qui présagent les événements dirigés par les *dieux* (et l'on sait par ce qui précède ce qu'il faut entendre par là), les songes, le pouvoir de transformer, de causer des maladies et de guérir par des prières ou par des charmes. La faculté de se rendre invisible, l'enthousiasme prophétique, le don de prédire qu'on observe quelquefois chez les mourants, l'augurie, la magie malfaisante, la magie prestigieuse, toutes ces choses que nous retrouverions chez les anciens sages d'Égypte et de Chaldée, qu'on peut remarquer à ces époques historiques chez les Grecs et chez les Romains et parmi les peuples mo-

dernes; tout cela, constatons-le, est dans l'Iliade et l'Odyssée.

Ainsi, depuis une longue suite de siècles avant notre ère, les Grecs consultaient les augures et les songes. — Achille dit : Consultons un augure ou même un interprète des songes, car ils sont envoyés par Jupiter.

Calchas est consulté, pour qu'il fasse connaître la cause du courroux d'Apollon; mais le devin, qui connaît le passé, le présent et l'avenir, hésite de répondre; il serait forcé d'accuser Agamemnon... — Ce courroux est excité, non par la gravité d'un crime, mais par la prière de Chrysis, prêtre d'Apollon. Ce Dieu l'ayant exaucé, afflige les Grecs d'une épidémie qui ne cessera qu'après avoir immolé une hécatombe et renvoyé Chrysis (II., 1). — Bien des siècles avant notre ère, on pensait donc qu'un prêtre pouvait obtenir des dieux, ou Esprits, qu'ils châtiassent les coupables.

On croyait aux présages, aux prodiges... Le même devin interpréta celui-ci : On avait vu un dragon, le dos marqué de sang, dévorer des passereaux et paraître soudain pétrifié (II., 11).

Les songes annonçaient l'avenir. Homère nomme le vieil Eurydamas interprète des songes, qui avait négligé d'interpréter ceux de ses fils avant le combat (II., V, 149, 150).

Le devin Hélius, inspiré par Apollon et Pallas, engage Hector à provoquer au combat le plus vaillant des Grecs, en lui assurant qu'il ne succombera pas dans l'action. Les *dieux* apparaissent alors, sous la forme de deux vautours, pour encourager le guerrier, qui accepte cet heureux présage (II., VII).

A cette époque, le tonnerre, comme il le fut chez les Etrusques, était un présage. Plusieurs fois Jupiter tonnait sur le mont Ida, Hector y vit un signe de la victoire. Cependant il devait succomber, car le destin, plus puissant que Jupiter, l'avait décrété : le héros a lancé sur Achille un trait inutile, que son bouclier divin a repoussé. Déiphobe apparaît à côté d'Hector, ce dernier lui demande sa lance; hélas! Déiphobe n'était qu'un fantôme trompeur, dont l'apparition présageait le trépas d'Hector. Les dieux ont fasciné ses yeux..., vaincu bientôt, et mortellement frappé, il fait cette prédiction : Paris, s'écrie-t-il, avec l'aide d'Apollon renversera un jour mon impitoyable vainqueur près des portes Scées (II., XXII).

Dans ce passage se voient deux croyances, que le temps n'a pu détruire. Les mourants obtiennent parfois le don de prédire, et souvent l'apparition d'un spectre a été le présage d'une mort prochaine (1).

On trouve même dans Homère des exemples d'incrédulité qui prouvent qu'elle est de tous les temps : Halètherse, habile devin par le vol des oiseaux, prédisait un malheur terrible aux amants de Pénélope ; l'un d'eux, Eurymaque, lui répond : va, vicillard, va prophétiser à tes enfants... Ton oracle va être anéanti par le mien... Que d'oiseaux voltigent sous le soleil ; sont-ils tous des interprètes certains de nos destinées...? (Odys., II)

Ulysse veut évoquer l'ombre de Tirésias, et s'adresse à Circé, qui, n'étant pas une nécromancienne, lui conseille d'aller à l'extrémité des mers consulter ceux qui évoquent les mânes. Comme elle sait commander aux vents, le navire d'Ulysse, abandonné au souffle d'Eole, vogue en suivant une route inconnue, avec une vitesse prodigieuse, jusqu'à l'entrée des enfers (2).

On voit souvent dans Homère les *dieux* (Esprits) prendre un corps fantastique, et combattre pour les mortels. — Achille ayant fait une prière à Jupiter, Pallas et Neptune, sous forme humaine, viennent le soutenir dans son combat, et lui promettent qu'il ne succombera point sous l'effort du dieu du fleuve Xanthe (II. XXI).

Les dieux accordaient quelquefois la faculté d'être invisible. Hector allait succomber si Apollon, au moyen d'un nuage, ne l'eût rendu invisible aux regards d'Achille (II., XX, 444).

C'est ainsi que, sans être vu, Ulysse traversa la ville des Phéniciens. Il en admira les merveilles, les places, et arriva jusqu'au palais d'Alcinoüs. Ce ne fut qu'en embrassant les genoux de la reine que le charme cessa (Odys., VII).

Avant l'époque chantée par Homère, on consultait les oracles. Ulysse se rend à Dodone, pour y consulter le chêne et recevoir la réponse de Jupiter. On peut citer dans les vieux monuments de l'antiquité mille exemples propres à appuyer la doctrine des Gentils sur les Esprits et leur intervention ici-bas.

Apollon, amoureux de Cassandre, lui accorde le don de divination. — Oh ! ma mère, disait-elle, faut-il qu'Apollon m'ait choisie !... qu'il m'ait saisie malgré moi de sa fureur !... Et bientôt, sous l'influence divine, elle s'écrie : Oh ! mes sœurs, oh ! Priam, oh ! malheureux roi ! que j'ai pitié de vous !... Il brille, le flambeau de Pergames... — Elle voit le carnage, elle voit l'incendie... Ce n'est plus Cassandre qui parle, c'est un dieu, dit Cicéron (De div., I, 31).

OEnone (3) reçut aussi les faveurs d'Apollon, qui lui octroie le don de guérir. — Apollon, disait-elle, m'a lui-même enseigné son art ; tout ce qu'il y a d'herbes et de racines dans le monde est connu de moi (V. Ovide. — Leclerc, Hist. de la méd., t. I, chap. XXI). — Selon Apulée, Chiron tenait de Diane la connaissance de la vertu de certaines

plantes (Leclerc, id.). Médée avait appris à fond de sa mère l'art des évocations, parfois aux mauvais Esprits. Elle avait le pouvoir auquel prétendaient les Médées des temps modernes : un jour elle s'éleva dans les airs sur un char trainé par des dragons, que lui avait donné le soleil, emportant avec elle les enfants qu'elle avait eus de Jason. La même magicienne, avec les secrets d'Hécate, éteignait les flammes, faisait rebrousser le cours des fleuves, et arrêtait en apparence celui des astres.

Ces citations, si faciles à multiplier en parcourant les chefs-d'œuvre que l'antiquité nous a légués, prouveraient toutes la haute antiquité des diverses branches de l'évocation des Esprits (magie et théurgie).

PHILALÉTHÈS

(La suite au prochain numéro)

LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME

SWEDENBORG.

(11^e article. — Voir le dernier N^o)

Toutefois, qu'on ne se trompe pas sur la véritable pensée de Swedenborg. Suivant lui, tout est ici de substance terrestre, là tout est de substance céleste, spirituelle ; et si les objets semblent les mêmes dans l'autre monde que dans celui-ci, ils y sont cependant toujours relatifs à l'état intérieur des anges et des Esprits. D'ailleurs si les anges, pris ensemble, sont appelés le ciel, parce qu'ils le constituent, il y a toutefois dans le ciel des variétés infinies.

En effet, il se distingue en deux royaumes, en trois cieus et en d'innombrables sociétés.

Les deux royaumes se nomment le céleste et le spirituel, ou celui des anges célestes et celui des anges spirituels. Ces derniers reçoivent le divin moins intérieurement que les célestes. Voyons à présent l'exposé du biographe, de M. Matter :

Les trois cieus (qu'on appelle le matériel, le spirituel et le céleste) se suivent comme les pieds, le corps et la tête se suivent dans l'homme.

L'ange d'un ciel peut entrer chez les anges d'un autre ciel ; mais, dans le même ciel, chacun peut être coassocié (je prends les termes reçus) avec quiconque lui plaît.

Le Seigneur conjoint tous les cieus par son influx immédiat ; car chez chaque ange et chez chaque homme il y a quelque chose d'intime et de suprême dans lequel le divin du Seigneur influe par degrés. Cet intime ou ce suprême peut être appelé l'entrée du Seigneur, et par sa disposition à l'admettre, l'ange ou l'homme peut être élevé par le Seigneur jusqu'à lui ; croire en lui, l'aimer et le voir ; recevoir la sagesse et parler d'après la raison. C'est ce suprême qui le fait vivre éternellement. Mais ce qui se fait par le Seigneur dans cet intime de chacun n'influe (ne se fait comprendre) clairement dans la perception d'aucun ange ; cela est au-dessus de sa conception.

Dans chaque ciel les anges sont distingués en sociétés, grandes et petites, composées de myriades, ou de quelques milliers. Les plus petites sont de quelques centaines, et dans une même société tous se distinguent entre eux selon leur degré de perfection. Ceux qui sont au milieu se trouvent dans la lumière la plus grande, ceux des périphéries dans la moindre.

Ceux qui se ressemblent s'associent. Il n'y a dans l'autre vie d'autres affinités, parentés ou amitiés que celles qui sont de nature spirituelle. Unies de tendances et d'amour, les diverses

(1) Patrocle mourant prédit à Hector que le destin a décidé qu'il tomberait sous le fer d'Achille (II. XVI).

(2) Grotte où résidaient les nymphes ou prêtresses ; cavernes habitées par les fées. C'est dans une semblable retraite que Julien consulta Maxime.

(3) OEnone a reçu des Esprits le don de guérir. Ces secrets, que les mortels reçoivent des dieux, nous les verrons même révélés dans des temps bien près de nous (les toucheurs, les sonnambules).

sociétés des régions célestes communiquent entre elles par l'extension de la sphère qui procède de la vie de chacun. Ceux qui sont dans le ciel intime et au milieu de ce ciel ont une extension dans le ciel entier, c'est-à-dire dans tout l'univers. Le ciel dans tout son complexe représente un seul homme : « c'est un arcane encore inconnu dans le monde, mais très connu dans les cieux. Les anges appellent le ciel le très-grand homme, le divin homme. »

Cela rappelle le rôle que l'homme-type, Adam Kadmon, joue dans la kabbale, et semble prouver que Swedenborg n'a pas ignoré cette célèbre théosophie. J'admets aussi qu'il a fait de tous les anges du ciel le grand homme ou le divin homme, pour exprimer ces deux idées ; que l'état de perfection auquel l'homme arrive comme ange, est l'état idéal de l'humanité ; que la totalité des anges, considérée comme un être moral, doit être appelée le vrai homme ou le concept divin sous forme d'homme.

Swedenborg prouve toute sa théorie par les textes sacrés, qu'il interprète selon son illumination, et toujours son interprétation est confirmée par ce qu'il voit et entend. « Qu'il y a cette correspondance entre tout ce qui appartient au ciel et ce qui appartient à l'homme, dit-il, cela m'a été montré par des expériences tellement nombreuses, que j'en ai acquis la confirmation comme d'une chose évidente et hors de doute. Il m'est impossible de rapporter ces expériences, tant elles sont nombreuses. et il serait inutile de le faire ici, puisqu'elles sont consignées ailleurs, dans les arcanes célestes. »

Cette science des correspondances est pour lui d'une grande portée en philosophie. La nature dans ses trois règnes, et l'histoire du monde tout entière, sont expliquées par Swedenborg selon cette théorie des correspondances que, d'après lui, l'ancien monde a si bien possédée et qui s'est retrouvée « aujourd'hui, grâce à une illumination extraordinaire. » D'ordinaire, nous croyons que pour nous faire une idée admissible du ciel, il faut prendre à peu près le contre-pied de la terre : selon lui, nous ne saurions être plus complètement dans le faux. « Lorsqu'il m'a été donné d'être en société avec les anges, nous dit-il, j'ai vu les choses qui sont dans le ciel tout à fait comme celles que je vois dans le monde, et si clairement que je ne pouvais m'empêcher de me croire dans le monde et à la cour d'un roi. Je me suis aussi entretenu avec les anges comme un homme s'entretient avec un autre. »

De la doctrine, passons à la vie.

Pour bien comprendre la portée des anecdotes que nous allons raconter d'après ses biographes, exposons en quelques mots les affirmations de Swedenborg sur ses facultés depuis la célèbre vision de l'auberge de Londres et la fonction dont il avait été investi.

Il soutenait pouvoir communiquer à son gré avec toutes les âmes des défunts de la terre, soit qu'elles fussent encore à l'état d'Esprits, soit qu'elles se fussent élevées à l'état d'anges spirituels, ou même à l'état d'anges célestes, de même avec tous les Esprits venant de planètes inférieures et supérieures ; en un mot, avec toutes les créatures intelligentes de la terre, du ciel et des enfers. Ce qu'il appelait les *satans*, les Esprits inférieurs, était donc aussi compris dans ses communications. Rien ne lui était interdit, pas même le Seigneur avec lequel il raconte qu'il a conversé plus d'une fois. Swedenborg fut donc en définitive un *médium* universel, à croire ses prétentions.

Nous allons voir ce qui les justifie, en partie du moins. Mais pour qu'on ne nous accuse pas de trop de partialité, dans une question qui prouve le monde spirite à tous, et le démontre au plus sceptique des philosophes, à Kant lui-même, nous ne dirons rien de nous-même dans les trois articles qui vont suivre. Nous emprunterons complètement le récit de

M. Matter, en prenant ça et là dans toutes les pages de son livre de *Swedenborg*, ce qui a trait aux diverses anecdotes sur notre voyant, confirmées par des preuves authentiques et par une masse de témoins désintéressés, qui n'ont pu se tromper. Comme M. Matter, malgré les services qu'il a rendus à notre cause, a des tendances très positivistes, quelquefois même anti-spiritistes, c'est lui que nous avons choisi, pour mieux convaincre, parmi tous les biographes.

« Ce fut, si je suis bien informé, dit Kant, vers la fin de l'année 1759 que M. Swedenborg (je garde la mauvaise orthographe de Kant), revenant d'Angleterre, dans l'après-midi, prit terre à Gothenbourg (c'était le 19 juillet 1759).

« Dans la soirée même, il fut invité à une réunion chez un négociant de cette ville, et au bout de quelques instants il y donna, avec tous les signes de la consternation, la nouvelle, qu'à cette heure même, il avait éclaté à Stockholm, au quartier de Südermalm, un épouvantable incendie.

« Au bout de quelques heures, pendant lesquelles il se retirait de temps à autre, il apprit à la société ces deux choses, que le feu était arrêté, et à quel point il avait fait des progrès.

« Dès le même soir, on répandit cette étonnante nouvelle, et le lendemain elle circulait dans toute la ville. Mais le rapport de Stockholm n'en arriva à Gothenbourg que deux jours après, conforme en tout, dit-on, aux visions de Swedenborg. » (Œuvres de Kant, t. III, p. 88.)

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

UN ÉPISODE DE LA VIE. (1)

Le lecteur n'acceptera que ce qu'il voudra de l'histoire qui va suivre ; pour moi je la crois très vraie, sinon dans la forme, laquelle n'est que le costume dont nous autres artistes de la plume revêtons nos types moraux et que nous ajoutons à notre goût, du moins dans le fond, que je considère comme un fidèle spécimen des sentiments humains qui sont éternellement les mêmes.

L'homme dont la vie nous fournit l'épisode que je me propose de vous raconter, était de ceux-là que vous avez pu rencontrer quotidiennement dans les rues de Londres, dans les paires, dans les omnibus, sans remarquer en eux rien qui les distinguât des autres hommes. Peut-être trouverez-vous étrange que je dépouille ainsi mon héros de tout accessoire romantique pouvant jeter sur sa personne quelque éclat, capable de rehausser l'étrange contraste du fantastique et du réel que nous retrouverons en lui : j'aurais pu le revêtir de la toge romaine au lieu de vous le présenter couvert d'un simple *paletot* ; j'aurais pu le faire vivre aux siècles pleins de ténèbres et de mystères ; mais non, la vie est aussi vraie, aussi riche d'intérêt, d'événements dramatiques et de profonde spiritualité à notre époque, dite prosaïque et matérielle, qu'aux siècles vus à travers les ombres du passé. La vie de chaque individu n'est-elle pas un mystère ? Vous rencontrez un poète à l'aspect commun, dînant, soupant, parlant du beau temps, de la pluie et de l'état de l'Europe comme un simple mortel, et le jour suivant, lorsque, seul avec son livre, vous jetez les yeux sur ses pages silencieuses, les sentiments secrets de son cœur s'unissant aux vôtres emportent votre âme dans une communion intime avec l'infini. Demain matin vous ser-

(1) *Annales du Spiritisme* de Turin, 8^e fascicule, 1861 ; traduction de l'AVEVIR.

rerez la main d'un artiste badinant, devisant sur des choses futiles, et l'après-midi, en contemplant son œuvre vous vous sentirez transporté dans ce merveilleux monde idéal, créé par son génie, et où les ombres du royaume des songes deviennent des réalités.

Toutes ces choses ne sont-elles pas autant de mystères ?

Oui, certes, et aussi profonds, aussi étranges que les mystères des nécromanciens de l'antiquité.

Que le lecteur donc se rassure à l'endroit du fantastique, et ne croie pas qu'il ne puisse exister d'après ses idées sur les choses naturelles, en me voyant choisir pour mon héros un homme de notre siècle sous tous les rapports. Il s'appelle..... non ; il aura un nom supposé ; celui-là même que l'affligée reine Marguerite donna à son nouveau-né à Damiette : Tristan. Ce nom convient à cet homme, car il fut dans l'affliction. Va donc pour Tristan.

Il était miné par le chagrin ; quelle en était la nature ? Il est inutile de le dire ; je le répète, vous pouvez le rencontrer chaque jour par les rues de Londres, et à ses vêtements râpés, à son pas long et grave, à son œil qui ne regarde plus le ciel, mais la terre, comme si là seulement était le repos qu'il attend, vous pouvez reconnaître un de vos semblables dont la vie a été remplie d'épines. Oh ! bénie soit votre main si elle n'en a enfoncé aucune dans son cœur ou dans celui de quelqu'un de ses compagnons d'infortune.

Tristan cheminait par une douce soirée de juin ; aux champs, dans la prairie, c'était un temps délicieux ; mais à Londres cela augmentait la mélancolie ; il suivait les rues obscures de la grande cité, dont la brise du soir ne venait pas rafraîchir l'étouffante atmosphère, et où avait disparu jusqu'au dernier rayon d'un splendide couchant ; seule une légère teinte dorée colorait encore le clocher de l'église voisine. Mais Tristan ne voyait ni lumière ni ténèbres, ses yeux étaient éteints et son cœur oppressé.

Après avoir traversé un gazon, il se trouva au bord du fleuve sinueux qui reflétait alors, comme un phare, la lueur du couchant ; les yeux de Tristan s'ouvrirent, il le vit, et s'y serait précipité, comme un cerf fuyant la chasse s'élançant vers un lointain asile ; mais il ne l'osa pas ; il lui sembla que tous les passants lui criaient : — Homme, où vas-tu ?

La réponse à cette question n'appartenait pas au temps, mais à l'éternité. Il semblait à Tristan que tous les yeux étaient tournés vers lui et lui adressaient cette demande, et de quelque côté qu'il dirigeât ses pas il ne pouvait les éviter. Le jeune garçon qui passait en sifflant allègrement, la jeune modiste sautillant légèrement avec son paquet, paraissaient à son esprit troublé autant d'êtres accusateurs qui connaissaient son dessein et le tourmentaient. Pour leur donner le change, il se promena de long en large et il parvint sur le pont lorsque le soleil avait déjà disparu ; il prit un air désœuvré, regardant avec indifférence les autres oisifs qui s'amusaient innocemment pendant le crépuscule ; ses yeux s'arrêtaient sur chaque barque, mais ses pensées suivaient le cours de l'eau et plongeaient de plus en plus au fond du lit du fleuve. Qu'y avait-il là ?

Il ne pouvait se le dire ; il osait à peine le tenter. Tout ce qu'il sentait est que ce devait être un lieu de silence, de froid et de repos ; il n'en cherchait pas davantage. L'azur même du ciel, se réfléchissant alors clairement sur la surface limpide, l'importunait ; il avait besoin d'obscurité, que tout fût dans l'obscurité. Il ne voulait pas franchir les portes de cet asile du repos tant qu'un rayon de lumière s'y réfléchissait, tant qu'une voix humaine, un bruit du monde s'y répercutait. Il sentait encore près de lui la voix joyeuse accompagnant le rire d'un enfant, et un rouge-gorge chantait sur les arbres voisins. Il voulait attendre que les

arbres et les étoiles fussent les seuls témoins du grand changement qui allait s'accomplir.

Tristan s'assit sur le parapet du pont ; un passant le regarda, étonné de le voir là et ne sachant se rendre raison de ce qu'il y pouvait faire. Tristan tira alors un biscuit de sa poche et fit semblant de le manger. Une femme traversa le pont en ce moment tenant par la main un bambin bien chétif qui regarda le biscuit avec convoitise. Tristan donna la bouchée de pain au pauvre enfant. — Maintenant, pensa-t-il, me voici créancier de ce monde pour une croûte de pain. — Et cette pensée éveilla en lui un amer sentiment d'orgueil.

La nuit se faisait plus froide et plus sombre, et Tristan attendait encore. Une certaine somnolence, une espèce de torpeur sembla vouloir s'emparer de ses sens, et le rendre incapable de ce dernier effort qui aurait mis fin à tout ; un nuage se répandit sur ses yeux, à travers lequel cependant il voyait encore les arbres s'agiter dans l'obscurité comme des fantômes, les étoiles scintiller au firmament ; et au-dessous de lui les ondes couler tranquillement en murmurant.

Tandis qu'incertain encore il s'inclinait sur le parapet, il se sentit couler dessous, un frisson le saisit, il fit un effort involontaire pour se rejeter en arrière, mais inutilement ; les ondes l'avaient englouti, et le terrible asile qu'il cherchait avait ouvert de lui-même ses portes pour le recevoir ; il n'était plus temps.

De même que dans certains rêves il nous semble quelquefois tomber dans un abîme sans fonds, sans que cette sensation nous cause de peine ou d'effroi, de même Tristan se voyait enfoncer. Il lui semblait sentir le contact glacé des eaux qui l'enveloppaient de toutes parts, l'étreignant dans un mortel embrassement, et cependant la séparation de l'âme et du corps ne lui faisait éprouver aucune espèce d'agonie ; il s'était attendu à une terrible lutte, et il éprouva la même sensation que si un poids lui eût été ôté de dessus les épaules, que s'il eût quitté ses vêtements ; il ne pouvait croire à la réalité de son passage à l'immortalité.

Bientôt Tristan se sentit remonter à la surface, un faible souvenir lui rappela que ce phénomène avait toujours lieu en pareil cas, et que l'eau soulevait le corps deux ou trois fois avant de l'engloutir tout-à-fait et pour toujours, lui donnant ainsi une espérance de salut la plupart du temps vaine. Peut-être lui serait-il permis de revoir encore une fois le monde réel avant de passer dans l'empire des ombres sur les bords duquel il était encore ; il ne pouvait se persuader qu'il eût déjà franchi les portes éternelles par la raison qu'il possédait encore la faculté de sentir et de penser ; il entendait le murmure de l'onde, et il voyait à travers l'eau les étoiles briller.

Il se trouva à la surface et voulut faire un effort pour sortir du sombre abîme ; il n'en était pas besoin. Avec la légèreté de la pensée, Tristan se sentit libre et voltigeant au dessus des eaux comme un oiseau ; il connut alors le mystérieux changement qui s'était opéré en lui ; il vit qu'il n'était plus un Esprit vivant, mais bien un Esprit sans corps.

Et il voltigea longtemps ça et là, sur les ondes, ce qui donnait une singulière apparence de vie à cette chose qui avait été Tristan.

(La suite au prochain numéro).

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.